

PATRICK
SELLAS



JUSQU'À L'*e*-RÉPARABLE

ROMAN

Patrick Sellas

Jusqu'à l'e-réparable

© Patrick Sellas, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3614-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Claire, qui partage mon goût des ascensions difficiles,
connaît mes doutes et sait les apaiser.*

« Parmi les génies qui président aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs, et il a le département de la Haute-Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scythe Babouc, sur le rivage de l'Oxus, et lui dit : Babouc, les folies et les excès des Perses ont attiré notre colère, il s'est tenu hier une assemblée des génies de la Haute-Asie pour savoir si on châtierait Persépolis, ou si on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle, et je déterminerai sur ton rapport à corriger la ville, ou à l'exterminer. Mais, seigneur, dit humblement Babouc, je n'ai jamais été en Perse ; je n'y connais personne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne seras point partial ; tu as reçu du ciel le discernement, et j'y ajoute le don d'inspirer la confiance ; marche, regarde, écoute, observe, et ne crains rien ; tu seras partout bien reçu. »

Voltaire, Le Monde comme il va, vision de Babouc.

PROLOGUE

Ce livre raconte l'incroyable histoire de « L'homme qui préférait les machines aux humains ». Il se prénomma Valence, bien qu'il fit usage d'une multitude de noms et prénoms. En dépit de son attitude parfois ridicule, de ses pensées dérangeantes et surtout des actes répréhensibles dont il se rendit coupable, il n'est pas établi que c'était réellement un mauvais garçon ; quelques-unes de ses actions ne manquèrent pas de générosité, d'autres firent de lui un sale type. Valence avait foi en la science, jusqu'à l'aveuglement. Il était sûr de sa bonne étoile et nourrissait quelques certitudes. Seulement, il perdit pied et ne put arrêter l'infamale descente aux enfers qui l'emporta. Certains objectent que c'était déjà un salaud, qu'il portait en lui le mal et que ce qui lui est arrivé ne fit que le révéler, le mettre à nu. D'autres affirment qu'en définitive il fut victime de la *déconstruction sociale* actuellement à l'œuvre, cette sorte d'effondrement moral et spirituel des sociétés contemporaines. D'autres enfin, plus prosaïques, évoquent tout simplement l'acharnement contre lui d'un fou doublé d'un voyou.

Les événements ici relatés se sont produits dans les années 2050, pour l'essentiel dans une grande ville à l'ouest du continent européen.

Même si l'écriture du récit a nécessité de prendre quelques libertés avec la réalité, les faits évoqués sont extraits du dossier planqué par Valence lui-même dans un *cloud* et retrouvé par la police après son arrestation. Lors de son procès, en réponse à la question « plaidez-vous coupable ou non coupable ? », il s'écria : « Victime ! » Les psys qui l'avaient préalablement examiné attestèrent n'avoir décelé chez lui aucune pathologie particulière.

« Pas de trouble psychique avéré, pas d'altération du discernement, pas de propos ni de comportements anormaux ». Une conclusion qui troubla jusqu'à la Justice elle-même et donna lieu à d'innombrables commentaires et contestations.

Il est rare, en effet, qu'un sordide fait divers conduise tant d'esprits éclairés à se pencher sur le sens à lui donner. Après la condamnation du malheureux Valence, les polémiques reprirent de plus belle : « Faut-il avoir peur des machines ? De l'intelligence artificielle ? Non, le problème c'est l'Homme lui-même. Qu'est-ce qui nous menace le plus ? L'augmentation des maladies mentales. Doit-on se prémunir contre le dérèglement climatique ? Il y a plus à craindre du dérèglement des humains. La Terre est peuplée de psychopathes. Oui, mais ils *likent* énormément. » Et tout à l'avenant.

L'Histoire dira ce qu'il faudra retenir de cet homme qui n'imaginait pas qu'un jour l'on parlerait de lui avec autant de passion et d'oppositions.

Ce livre, qui évite l'écueil du jugement moral, tente d'aider à se forger une opinion. Il laisse volontairement de côté la controverse, sans jamais cesser de s'interroger : où allons-nous ? Et que nous dit la dérive de Valence ?

John McTaylor – journaliste indépendant

PREMIÈRE PARTIE

PARADISIO

LE PIC

Ce matin-là, il donna sa ration journalière à son jeune chat en lui parlant un peu plus que d'ordinaire. Il lui glissa des compliments sur son pelage et lui souhaita une bonne journée. En préparant son repas, il avait veillé à ce que l'apport en protéines, céréales, légumes cuits et matière grasse respecte ce qu'avait recommandé le nutritionniste. Le chat ne fit que grignoter, mais vint se frotter contre lui, comme pour le remercier. Il le caressa, puis s'en alla à son travail. Ce fut la dernière fois qu'il le vit ainsi, plein de vie et de charme, car un peu plus tard le bel angora fit une chute mortelle en tombant de la fenêtre de sa chambre située au deuxième étage. La faute à pas de chance, avait dit la *femme au chien*, ce même chien qui avait aboyé après lui, le poussant probablement à commettre une imprudence. La scène lui fut rapportée par son voisin de palier qui, en son absence, avait déposé le pauvre animal devant sa porte dans une grande poche, avec un mot de regrets. Valence ne crut jamais à la thèse de l'accident. Depuis longtemps déjà, il estimait que la *femme au chien* était une femme jalouse, passablement idiote, partageant son affection malade entre son chien et son fils, lui-même stupide. Elle n'aimait pas beaucoup Valence, et il le lui rendait bien.

Après cette blessure au cœur arriva l'hiver, sans surprises, doux, gris, tout juste pluvieux. Il le traversa mollement entre travail et routine, mais toujours en veillant à maintenir au plus haut son niveau d'exigence. Il établit des rituels domestiques différents avec son nouveau compagnon, Gustav, car il n'était pas question qu'il le traite comme un animal. Un emploi du temps somme toute bien rempli, mais sans passion ni grande fantaisie. Puis, vint le printemps, la belle saison, avec ses ciels lumineux, ses jours plus longs et ses filles sagement dévêtues. Valence avait des projets plein la tête et de l'énergie à revendre. Le bonheur était à portée de main, il suffisait de le cueillir. Seulement, dès les premiers jours d'avril, la fête fut gâchée par un nouveau pic de pollution. Une contrariété qui n'avait rien d'exceptionnel et ne l'affecta pas plus que ça. De façon générale, il se moquait pas mal du réchauffement climatique, de la couche

d'ozone, des particules fines et des gaz à effet de serre. Il laissait ça aux scientifiques et aux écoanxieux, disant à qui voulait bien l'écouter : « Les temps changent, le climat aussi. L'humanité se dirige vers un plus grand bonheur, même si certains affirment le contraire. Que ce soit dans nos vies ou à propos du sort réservé à la planète, tout est affaire de patience et de bonne volonté. On devrait l'enseigner à ceux qui sont frappés d'angoisse existentielle et leur apprendre que rares sont les prophètes de malheur, et autres Cassandre de la toile mondiale, ayant vu s'accomplir de leur vivant ne serait-ce qu'une seule de leurs prophéties. »

Quoi qu'il en soit, ce crépuscule avant l'heure restera toujours gravé dans sa mémoire. Il scellera, en effet, sa damnation, non pas à cause du nuage toxique, mais bien parce qu'il sera le point de départ d'un effroyable malentendu.

Retour donc aux faits. Il était seize heures, ou quelque chose comme ça, ce jeudi-là d'avril. Un nuage grisâtre, venu d'on ne sait où, se forma au-dessus de la ville. En quelques minutes, le soleil disparut, plongeant la cité dans l'obscurité. Le ciel, soudain monochrome, semblait s'être figé pour l'éternité. Et puis, subrepticement, le voile de désolation commença à descendre tandis que se succédaient les messages d'alerte : « Attention, l'air est saturé en particules secondaires. Elles sont désormais au niveau du sol. » La visibilité devenait si faible que l'on pouvait se perdre dans son propre quartier. Il était d'ailleurs recommandé d'utiliser son assistant d'orientation et de bien regarder où l'on fourrait ses pieds. Quant aux polluants, il se disait sur les réseaux qu'ils étaient hautement dangereux, notamment pour les plus fragiles.

C'est donc en situation « d'alerte maximale et de risque majeur pour la santé » que Valence rentra chez lui après sa journée de travail. Dans le transport automatique bondé, le dépollueur/climatiseur ne fonctionnait pas. Des passagers hurlaient leur colère dans le micro d'urgence, insultant l'agent de la centrale et exigeant le remboursement de leur abonnement. La consternation et la peur se lisaient sur les visages et surtout s'entendaient, ce qui ne faisait qu'accroître l'exaspération et le désagrément de tous. Ostensiblement indifférent au drame qui se jouait autour de lui, Valence évita de se mêler aux conversations, préférant s'évader, lunette de réalité augmentée sur le nez, son au maximum dans les oreilles. Il descendit à la station *Musk*, la plus proche de son domicile. La foule dans les couloirs, désarmée, manifestait beaucoup de nervosité. On toussait, on crachait, on raclait sa gorge sans retenue ni discrétion. Il était exaspéré. Il hâta son pas. Une fois à l'extérieur, il crut s'évanouir. Sortit en catastrophe son

masque d'hygiène enfoui au fond de son sac et le plaqua sur ses narines et sa bouche. Ne rien laisser passer, limiter la gêne, quitte à s'étouffer. Il était persuadé d'avoir gagné du temps de trajet ou de ne pas en avoir perdu. Il leva la tête pour regarder l'heure affichée sur le bandeau lumineux au sommet de la tour Carrée. Ses yeux rouges et larmoyants hésitèrent puis parvinrent à lire les chiffres. Il n'en revenait pas. Quelque chose clochait. Ou bien était-il en train de perdre la tête ? Avec cette pollution, difficile de savoir. Il avait quitté son bureau à dix-neuf heures et trente-six minutes et le trajet en transport en commun lui prenait normalement vingt minutes. Or, à l'horloge, il était vingt heures et seize minutes. Dépit, il remonta la manche de sa veste, tête penchée en avant, nez parfaitement à l'aplomb de sa montre-ordinateur. Diable ! pensa-t-il, il n'y a pas d'erreur, j'ai bien vingt minutes de retard par rapport à mon chrono habituel, pour la même distance, accomplie dans les mêmes conditions que la veille. Passablement contrarié, il recensa les différents scénarios possibles : la dilatation du temps, une nouvelle facétie de la relativité, un léger malaise. Il avait beau y penser, tenter de refaire le parcours dans sa tête, il lui était impossible de se souvenir où et quand s'était produit ce relâchement. Et alors qu'il marchait, le souffle court, l'esprit ratatiné, il se mit à sourire en imaginant la réaction de Gustav à qui il envoyait toujours un texto avant de quitter son bureau pour l'avertir de l'heure prévue de son retour.

De la tour Carrée au bas de son immeuble, il mettait, en temps normal, treize minutes. Cela restait une moyenne, avec une marge d'erreur de trente secondes en plus ou en moins. Il avait un boulevard à remonter et deux blocs à traverser. D'ordinaire, il empruntait l'escalier pour grimper à son appartement et montait à grandes enjambées les marches jusqu'au deuxième étage. Il lui fallait alors deux minutes supplémentaires, à quelque chose près. Il pouvait aussi prendre l'ascenseur, mais jamais quand il était seul. Uniquement avec Gustav.

Ils étaient trois. Valence venait tout juste de passer le premier bloc lorsqu'il les vit surgir et se diriger vers lui. Parvenus à sa hauteur, ils lui sautèrent dessus. Effrayé, il poussa un hurlement digne d'un film d'horreur tandis que ses agresseurs ne cessaient de le frapper furieusement. Il finit par s'effondrer sur le sol et se mettre en position fœtale pour retarder le moment de sa mort. Les coups et insultes pleuvaient comme à Gravelotte : crevure ! Pauvre con ! Espèce de taré ! Puis, à sa grande surprise, les jeunes partirent en courant. Il se releva avec précaution, sonné et tremblant, et s'assit sur un banc situé à proximité. Son masque lui avait été arraché et son costume criait son désespoir. Un homme âgé